

toute la famille à Bucarest. Justement sa femme avait perdu tout espoir en ce sens et lui avait demandé de la rejoindre en Serbie. De son côté, Peşacov lui reprochait le 30 juin 1842 de ne lui avoir pas répondu à ses lettres depuis toute une année, en même temps il l'invitait de se rendre au port avec les enfants afin de se réunir tous en vue d'une décision définitive. Mais le poète ne devait quitter Bucarest qu'à la fin de septembre. Le 10 octobre, il se trouvait à Craiova et il écrivait à sa femme qu'il n'a pu aller à sa rencontre à cause des troubles (il s'agit des conséquences du soulèvement de Niš, de 1841) et du mauvais temps¹.

En fin de compte Persida se rend à Bucarest pour y vivre avec son mari. Bien que la vigne gérée par son frère Tacul n'apportait plus aucun revenu, parce que celui-ci étant banqueroutier tous ses biens se trouvaient sous la scellé², la famille commence à prospérer. Reconcilié avec Manolaki et Zachariano, Peşacov vivait à présent de son salaire et des traductions qu'il faisait. En septembre 1844, Persida s'en va à Negotin avec quelques charretiers et une servante pour rapporter à Bucarest ses meubles et ramener leur fils Démètre³. Bientôt — en 1847 — Peşacov est à même de s'acheter une maison⁴ et sa situation est complètement rétablie. Presque toute son activité se concentre maintenant sur son nouveau emploi, celui de traducteur, auquel il se dédie avec passion jusqu'à sa mort, intervenue le 1^{er} novembre 1854. Depuis 1852, il avait reçu le rang de panetier⁵. Mais ce qui importe pour lui est de voir quelques unes de ses poésies roumaines publiées dans les périodiques de l'époque — par exemple, la revue *Universul*⁶ devait lui publier en 1847 un pastel et une ode.

Aroumain d'après son père et Roumain de par sa mère, Peşacov n'a pas la chance de pouvoir finir les études commencées à Braşov et Craiova et qu'il doit interrompre par suite des temps difficiles. Comme nous l'avons vu, il apprend le vieux slave avec des moines de Ryla et d'Athos. De par ses propres témoignages, maintes fois répétés — notamment en 1829 — ses sentiments sont roumains et il regrette de ne pas l'être par la naissance aussi. Lorsqu'il parle de sa patrie dans ses lettres de 1805—1807, il sous-entend la Valachie et ses compatriotes sont les Roumains. La littérature roumaine est celle qui l'a rendu «l'esclave des muses et de la poésie» et l'école poétique où il s'est formé est celle des poètes Văcărescu. Le modèle qu'il a toujours aspiré d'imiter est «le grand» poète Alecu Văcărescu.

Peşacov commence ses premiers essais littéraires en faisant quelques traductions du grec. Il s'agit de six «romans» grecs ; en réalité de petits contes en prose dont le texte comporte des vers également. Ces premières traductions roumaines ne se sont guère conservées. Leur sujet à tous traitait de l'amour

¹ Les lettres de Peşacov à Persida, Mss. 1278, ff. 64—68.

² *Ibidem*, f. 77.

³ Cf. la lettre à son fils Démètre, *Ibidem*, f. 103.

⁴ L'acte de vente des maisons de Catina Tumoroveanu du quartier St. Nicolas qui s'appelait aussi «Vlădica» à Georgian Pişacov Pedestrescu et la confirmation de ce document le 20 août 1848, in Archiv. d'Etat de Bucarest, *Mitropolia Țării Românești*, Mss. 153, ff. 140^v—141.

⁵ M. Fănescu, *op. cit.*, p. 284.

⁶ *Universul*, 5 III, Bucureşti, 1847, pp. 80, 140.